PRIX DE L'ABONNEMENT
Edition Quotidienne
Un An 6 Mois 3 Mois 1 Mois
POUR LES ETATS-UNIS ..$12.00 $6.00 $3.00 $1.00
POUR L'ETRANGER ...$15.15 $7.55 $3.75 $1.30
Les abonnements se soldent invariablement d'avance

Le Numéro Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT
Edition Hebdomadaire
Un An 6 Mois 3 Mois 1 Mois
POUR LES ETATS-UNIS $3.00 $1.50 $1.00 75c
POUR L'ETRANGER $4.00 $2.05 $1.35 $1.05
Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTERATURE. — PRO ARIS ET FOCIS — SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827 — NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 16 NOVEMBRE 1910 — 84ème Année.

La Jeunesse qui sait mourir.

—o—

Les détracteurs de ce temps accusent volontiers les caractères de veulerie, voire de lâcheté. Nous admirons néanmoins la vaillance de ces hommes et de ces jouvenceaux qui prennent leur essor dans un fragile assemblage de bâtonnets unis par des fils métalliques, et qui, malgré le possible des périls tragiques, gagnent entre leurs ailes de toiles les hautes régions de l'air. Cet été, puis cet automne, les ascensions furent néfastes. Après le bond glorieux de Chavez au-dessus des Alpes, la mort roidit le héros sur le lieu même de la plus belle victoire gagnée contre les forces malignes et méconnues. D'autres Icares succombèrent. Le martyrologe, chaque semaine presque, s'est accru. Cependant le nombre augmente de ceux que tente le risque prodigieux. Il en fut de même lorsque les premiers concours de vitesse automobile attirèrent une élite de chauffeurs audacieux. Combien périrent, coureurs ou touristes, également téméraires pour dompter l'espace et le temps par la vitesse féerique de leurs chars. Je ne sais quel amateur de statistiques additionna trois mille morts en une année.

Cependant, sur la terre d'Afrique, en notre Soudan oriental, des jeunes gens, à peine sortis des écoles, se ruent avec un ou deux sergents européens, et quelques vingtaines de tirailleurs sénégalais, sur les traces des esclavagistes qui brûlèrent, au Ouadaï, au Kanem, les villages des races pacifiques, massacrèrent les défenseurs, emmenèrent les faibles en captivité. Imberbes encore, nos lieutenants rejoignent l'armée pillarde, bousculent les milliers de tortionnaires armés, par le trafiquant germain, de fusils à répétition, les dispersent, délivrent les captifs, ruinent les forteresses de ces barbares, puis intronisent les principes de la civilisation aux confins du désert, à l'ombre de la forêt tropicale, sur les bords des fleuves où les hippopotames flottent. De ces lieutenants, de ces capitaines, beaucoup furent tués. Leurs noms désignent les postes qui jalonnent la route des troupes protectrices jusque vers Abéchir et le mystère du Massalit. Or, nos généraux, sans cesse, reçoivent quelques demandes nouvelles de participer à cette œuvre immense, dangereuse et sainte.

A cette heure, la France possède une jeunesse qui sait mourir pour l'honneur très noblement. Signe précieux de résurrection morale. Signe parfaitement compris de la foule qui se presse dans les nefs du Grand Palais afin de voir mieux ces grands insectes créés, par le génie de l'époque, pour offrir au ciel l'ambition de nos idées. Cette foule contemple, muette et pieuse. Ouvriers en vestons, petits bourgeois en paletots mousseux, conscrits aux bonnes faces campagnardes, étrangers respectueux de la patrie où coururent les premières voitures automobiles, où plongèrent les premiers submersibles, où volèrent les premiers dirigeables et les premiers aéroplanes, tout ce monde est attentif. Dévotement, il étouffe ses pas comme un cortège de fidèles à l'église. Il tâche de s'assimiler un peu les problèmes de la mécanique relatifs à l'action du propulseur, à la réaction de l'air opposé, aux conditions de la stabilité, aux obligations de la vitesse. Tout cela paraît difficile à la plupart. Mieux vaut adorer la simple évidence de ces machines en forme de libellules géantes. Fragiles et longues, munies d'ailes incurves à nervures, perchées sur de fines pattes à roues, elles semblent déjà près de l'essor, tant leurs lignes fuselées symbolisent, par elles-mêmes, l'élan.

En sa lourdeur nécessaire, l'automobile ne put acquérir d'élégance. Le monoplan possède cette vertu d'abord. Il objective avec perfection le rêve du poète en peine de s'élancer au zénith, depuis les origines, selon les aspirations de l'âme intuitive et, peut-être, influencée par les lois de la mécanique céleste qui régissent la vie de la planète entière. Il semble que la Terre, au cours de son évolution, après avoir engendré les hommes qui la pensent et lui font une conscience, réalise, à cette heure, un espoir d'approcher le soleil davantage, plus haut que les cimes des Himalayas. La personnalité du corps sphérique où nous agissons, répandus, s'avère mieux. A mesure que les découvertes se succèdent, nous nous sentons isolés de moins en moins. L'univers nous ligote dans ses lois, nous transperce de ses forces, nous enivre de ses désirs, nous révèle notre solidarité avec l'air de notre respiration, les proies de notre alimentation, le sol de notre pesanteur. Evoquant le satyre que les dieux olympiens éblouis voient se transformer en "Pan", en Tout, Victor Hugo, par un incomparable symbole, a signifié la grandeur de l'être s'il conçoit son individu comme une résultante et une expression momentanée de l'ensemble.

Lorsque, jailli dans l'espace, l'aviateur voit les tares du sol disparaître, les tribunes, les édifices et les collines s'aplanir, la foule se changer en un semis de grains sur les verdures de la pelouse, les champs se polir, les routes blondes rayonner des villages comme les nerfs de leurs ganglions sur la planche d'anatomie, lorsqu'il aperçoit la plaine, les monts, les bourgs ainsi que pays submergés au fond de golfes illusoires dont les nuages enserrent les rives vagues, lorsque le halo brillant de l'hélice tournoie dans le globe de silence et de vapeurs troublé par le seul bruit de la machine, lorsqu'elle émerge des nues pour caresser de son ombre bleue les provinces de neige étendues sur les cimes où pointe la roche stérile, comment le victorieux pourrait-il, en soi, méconnaître l'espoir de la Terre qui le jette comme un cri vers l'azur profond?

Eprouver, avec plus ou moins de perspicacité, une telle impression, puis redescendre en planant vers les visages d'une foule tendue qui acclame le courage du messager, qui lui prodigue sa joie, c'est un triomphe suffisant pour l'élite de notre jeunesse. Elle continue l'héroïque effort d'affronter la puissance des forces supérieures avec celles de la science incorporée dans l'insecte géant de perches et de fils métalliques, d'ailes en toile courbe. Les aviateurs comprennent qu'à chaque essor ils enrichissent l'espoir de notre science, qu'ils rapprochent les solutions des problèmes voués à la résistance de l'air, au perfectionnement des moteurs, à la faculté d'ascension, à la syntaxe des courants atmosphériques, à la mécanique générale, aux pouvoirs militaires de la patrie. Ces jeunes gens, on peut les reconnaître dans les bras où ils conversent. Plantés sur leurs bottines à dômes, droits en leurs manteaux amples, le front découvert par le chapeau sur la nuque, et orgueilleux d'une cravate longue entre les revers du paletot, dandys, ils préparent, au risque de leur vie, la nouvelle conquête de Prométhée. Ils se nomment légion. Les constructeurs d'appareils durent élever jusqu'à deux mille cinq cents francs le prix de l'apprentissage pour évincer un nombre de postulants impossible à dresser. L'état-major refuse à maints lieutenants d'artillerie, du génie, le privilège de s'adonner à l'aviation de guerre. Sinon, des batteries et des compagnies seraient, en partie, dépourvues de leurs chefs, comme elles le seraient si l'on permettait à tous les solliciteurs d'aller, au Soudan oriental, combattre, avec deux cents noirs, les cinq ou six mille soldats de chaque armée senoussiste, et surpasser par la bravoure, la science, l'audace, tous les exploits qui firent jadis la gloire algérienne des Bugeaud, des Changarnier, des Lamoricière et des Mac Mahon. Encore étaient-ils secondés, eux, par cent mille Français, outre les goums, contre les Kabyles et les Arabes d'Abd-el-Kader.

La foule adore cette énergie miraculeuse qui flambe à nouveau dans les cœurs des générations nouvelles. C'est pourquoi sa piété se recueille avec tant de foi dans les nefs du Grand Palais. Il n'est pas un de ces modèles d'aéroplanes qui n'y suscite le souvenir d'un sacrifice.

Des vies ardentes, volontiers, furent livrées par tant d'aviateurs essayant des efforts difficiles! Et dans les esprits apparaissent, entre autres figures tragiques, la face de l'infortuné Chavez qui mourut après avoir réussi le plus magnifique exploit de l'aérostation, le saut des Alpes, celle aussi de ce charmant Poillot, tombé à Chartres avant que vînt se tuer, toute fleurie, sur la tombe, une inconsolable amante. Le beau roman que voilà, et la touchante fin! Cette adolescente qui dansait au théâtre, créature de grâce et de passion, a véritablement aimé le courage de la France incarné dans ce noble enfant. La petite ballerine s'est immolée. Dans les temps primitifs aussi, on égorgeait les captives sur le bûcher du héros mort au combat, et près d'être divin dans la mémoire des hommes. D'autres sacrifices encore s'accompliront.

A en croire le président de la "Ligue nationale aérienne" M. René Quinton, le très savant physiologiste du "milieu marin", les aéroplanes unis par escadrilles de quatre traverseront, avant deux ans, le Sahara de Colomb-Béchar à Tombouctou; de Ghadamès à Abéchir. En une semaine, peut être, l'on ira de la Méditerranée au Tchad. Une route aura été repérée, des escales préparées, pour les aviateurs, dans le Sahara des Sables et dans le Sahara des Roches. A l'Occident, à l'Orient, surveillés par les explorateurs des airs, les nomades cesseront leurs rapines et leurs massacres. Les esclavagistes céderont. La paix régnera sur le monde noir. L'immense empire de l'Afrique algérienne et soudanaise deviendra un tout compact, source de richesses minières et agricoles, pays d'acheteurs pour les produits de nos industries métropolitaines. L'augmentation des salaires, l'aise future de nos ouvriers dépendent un peu de cet avenir. A la témérité de nos aviateurs et à l'audace de nos lieutenants la France devra peut-être sa grandeur méditerranéenne.

Sur les conseils de Rodin, le maire de Meudon songe à construire un cénotaphe monumental. Cela perpétuerait la mémoire des héros morts en tentant la conquête de l'air. Nul doute que le projet n'aboutisse. En ce lieu même où les capitaines Krebs et Renard réussirent les premières ascensions de leur dirigeable, il serait exaltant de voir s'ériger un symbole de granit, avec, au fronton, cette dédicace: "A la jeunesse qui sait mourir".

PAUL ADAM.

DEPECHES Télégraphiques

Menace d'inondation.

Paris, 15 novembre — La crue de la Seine a été d'un demi centimètre à l'heure aujourd'hui. Les propriétaires riverains de la ville et de la banlieue qui voient lentement monter les eaux qui menacent de submerger les rues craignent un nouveau désastre et ne sont pas rassurés par l'annonce officielle que la crue aura atteint son point culminant jeudi prochain.

Par suite des conditions actuelles le gouvernement est maintenant convaincu que l'exhaussement des parapets est une mesure insuffisante et il va en conséquence fortement encourager le projet de faire déverser les eaux de la Seine dans un canal en temps d'inondation.

La construction de ce canal durera des années.

—o—

Condamnation du garçon de cabine Lamure.

Rouen, France, 15 nov — Lamure, un garçon de cabine du vapeur français "La Provence", qui pendant un récent voyage de ce paquebot de New York au Havre, était entré dans la cabine de Mme Laura Rivers, une américaine, et avait tenté de l'étrangler, a comparu hier en cour d'assises à Rouen, et a été condamné à quatre ans d'emprisonnement.

—o—

Le Prix de Littérature Nobel.

Stockholm, Suède, 15 novembre—Le Comité Nobel, réuni hier en séance exécutive à Stockholm, a décidé de remettre le prix de littérature au poète et romancier allemand Paul Heyse.

Heyse est né à Berlin en 1830. Il a écrit plusieurs tragédies et poèmes épiques et nombre de romans et nouvelles.

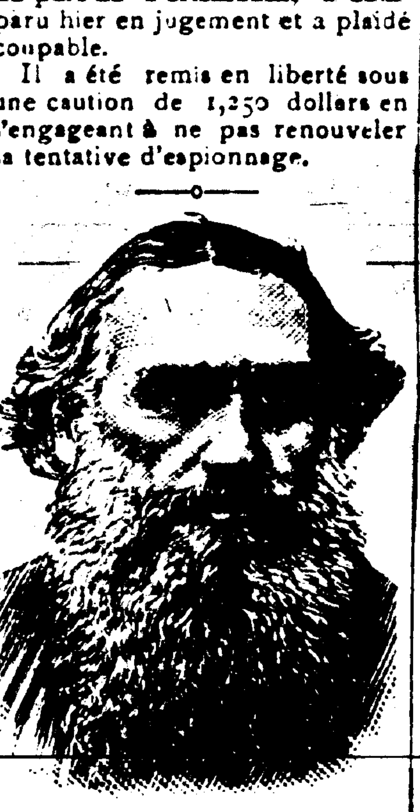
—o—

Espion allemand sous caution.

Londres, 15 novembre — Le lieutenant Siegfried Helm, l'officier allemand qui avait été arrêté récemment au moment où il relevait un croquis des fortifications du port de Portsmouth, a comparu hier en jugement et a plaidé coupable.

Il a été remis en liberté sous une caution de 1,250 dollars en s'engageant à ne pas renouveler sa tentative d'espionnage.

—o—



Tolstoi est mourant.

Tula, Russie, 15 novembre—Le comte Léon Tolstoï et sa femme sont tous deux à l'article de la mort.

Le comte depuis son départ d'Yasnya Poliana est miné par une fièvre lente qui laisse peu d'espoir à son fidèle médecin; la comtesse, elle, se meurt de chagrin.

L'imagination du grand écrivain russe aurait difficilement pu concevoir une fin plus tragique de deux existences étroitement liées depuis plus d'un demi-siècle.

Tolstoï, accablé par la fatigue de son pèlerinage, a dû interrompre sa marche à Astapova, un misérable bourgade où il ne peut recevoir d'autres soins que ceux de son fidèle médecin et ami le Dr Matkovetsky.

A Yasnaya Poliana la comtesse Tolstoï, après deux infructueuses tentatives de suicide, succombe aux attaques d'une crise nerveuse dont les médecins sont impuissants à conjurer les effets. La comtesse a reçu aujourd'hui les derniers sacrements.

Dans le courant de l'après-midi Mme Tolstoï, en revenant à elle, a, malgré sa faiblesse et à la grande surprise des siens, demandé à être transportée à Astapova pour y rejoindre son époux. Il a été fait droit à cette requête et la malade est partie accompagnée de ses deux fils et d'un ami, M. Tchertkoff.

L'idée de cette réunion prochaine a paru ranimer la comtesse dont l'état s'est un peu amélioré.

Par contre les nouvelles d'Astapova sont très décourageantes et sembleraient indiquer que le comte Tolstoï n'en a plus pour longtemps à vivre. Il a passé toute la journée plongé dans une profonde torpeur et ce soir était en proie à un violent délire, qui laisse peu d'espoir sur son rétablissement.

—o—

Le président Taft à Panama.

Panama, 15 novembre — Le président Taft s'est levé de très bonne heure ce matin et a continué son inspection des travaux du Canal. Il s'est arrêté plus particulièrement à Gatun pour y inspecter la grande digue et les écluses dont la construction a soulevé tant de discussions et de critiques.

Le président a été enchanté d'apprendre que les ingénieurs ne considéraient aucun des problèmes du canal comme sérieux, et que la construction se réduisait à une question d'organisation du travail plutôt qu'à des difficultés techniques; que les ingénieurs newyorkais avaient eu à résoudre des problèmes autrement compliqués avant l'achèvement des ponts et des tunnels qui relient les diverses parties de cette ville.

M. Taft a aussi inspecté le nouveau tracé de la voie du chemin de fer de Panama.

Dans la soirée il a assisté à une grande réception donnée en son honneur par les membres de l'Union Chrétienne de Jeunes Gens et de la Société de la Croix Rouge à la Culebra.

—o—

UN PESSIMISTE.

New York, 15 nov — H. H. Rogers, le fils du financier décédé de la Standard Oil Co, dont la marotte est l'étude des questions militaires, vient d'arriver à New-York après un long voyage d'observation dans les centres militaires de la France et de l'Allemagne.

Il a rapporté de là-bas l'impression que le Japon tentera d'entrer en guerre avec les Etats-Unis avant que le Canal de Panama ne soit ouvert au commerce. Cette opinion n'est pas celle de M. Rogers seul, mais de tous les militaires qu'il a rencontrés pendant son séjour de sept mois à l'étranger. M. Rogers est un capitaine du Vingt-Deuxième régiment de la garde nationale, de New York, et un militaire enthousiaste.

Il s'est entretenu avec des officiers des rangs les plus bas aux plus élevés, de l'autre côté de l'Atlantique, et tous sont d'avis que les Etats-Unis seront entraînés dans une guerre avec le Japon dont ils sortiront vaincus.

Dans tous les pays de l'Europe ainsi qu'au Japon on a une haute opinion de notre marine, a dit M. Rogers, mais on ne prend pas l'armée au sérieux.

JETEZ LES YEUX SUR NOS VITRINES
123 pieds rue N. Remparts—150 pieds rue Iberville.

FRANCIS MAESTRI.

Le Seul Magasin!
LE GRAND MAGASIN!
PAS DE SUCCURSALES!

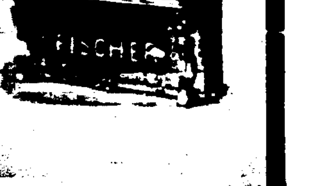
Nous invitons nos amis et clients ainsi que le public en général à venir examiner notre nouveau stock de Meubles Artistiques de tous les Styles Modernes, achetés au Comptant aux plus bas prix. Nous sommes prêts à faire des offres spécialement engageantes pour faire connaître nos meubles de genre tout à fait nouveau et moderne, qui viennent directement des manufactures de meubles les plus renommées du monde.

Venez Chacun, Venez Tous, Tout de Suite pour Avoir le Premier Choix.

PAUL MAESTRI.

FRANCIS AND PAUL MAESTRI FURNITURE CO.,
LE MAGASIN DE MEUBLES LE MEILLEUR MARCHE EN VILLE.
Au Coin des Rues Remparts et Iberville. Phone Main 243
UN SEUL MAGASIN. LE GRAND. PAS DE SUCCURSALE
14nov—1an

LES MEILLEURS PIANOS
Vendus sur Paiements Faciles au Mois ou à la Semaine.
Votre vieux piano pris en échange.
GRUNEWALD
MUSIQUE ET INSTRUMENTS DE MUSIQUE.
735 RUE DU CANAL.



ELIXIR ALIMENTAIRE DUCRO
Fievre Jaune
Fievre Typhoide
Fievres Intermittentes
Fievres Paludeennes
Se trouve Dans toutes les Pharmacies
Agents: E. FOUGERA & Co. N. Y.

Le dernier chapitre d'une cause célèbre

Robin Cooper est acquitté.

Nashville, Tenn., 15 novembre —Robin T. Cooper, accusé d'avoir assassiné l'ex-sénateur Edward Carmack, a comparu, ce matin, pour la deuxième fois en jugement devant la Cour Criminelle du district de Nashville et après des débats d'une courte durée a été acquitté par le jury.

Ce verdict met fin à une cause célèbre qui depuis deux ans a surexcité au plus haut point l'opinion publique non seulement dans le Tennessee, mais dans les Etats voisins.

En contraste frappant avec les audiences du premier procès, alors que le public s'écrasait littéralement dans la salle il n'y avait presque personne ce matin dans l'enceinte du tribunal à l'ouverture de l'audience; quelques avocats et amis de l'inculpé seuls avaient pris place dans les tribunes réservées au public.

Robin Cooper, qui depuis le jour de l'assassinat a constamment été en liberté sous caution, est arrivé au tribunal quelques minutes avant l'heure fixée pour l'ouverture de l'audience et a pris un siège en attendant ses avocats.

L'audience ouverte à 9:30 heures n'a été qu'une simple formalité.

Immédiatement après la formation du jury, le procureur général Anderson a déclaré qu'il se désistait et le juge A. B. Neil a conséquemment recommandé aux jurés de rendre un verdict d'acquittement, ce qui a été fait.

—

L'ex-sénateur Edward Carmack avait été lâchement assassiné dans la soirée du 9 novembre 1908, au moment où il rentrait à son domicile, sur la Septième Avenue, à Nashville.

Le colonel Duncan B. Cooper, son fils Robin Cooper et un autre acolyte du nom de John Sharp, s'étaient embusqués derrière un arbre attendant au passage l'ex-sénateur, sur lequel ils ouvrirent le feu sitôt en vue. Carmack mortellement blessé par les premiers projectiles tenta vainement de se défendre en tirant son revolver; il n'eut pas le temps de s'en servir et tomba bientôt expirant.

Quelques mois plus tard les trois complices qui grâce à leurs attaches politiques n'avaient éprouvé aucune difficulté à obtenir leur mise en liberté sous caution, étaient traduits en jugement devant le Tribunal Criminel.

Les débats démontrèrent que Sharp n'avait pas pris une part directe à l'assassinat et il fut acquitté.

Le jury rendit un verdict de culpabilité contre les deux Cooper, et ils furent condamnés à 20 ans de travaux forcés. Leurs avocats interjetèrent appel auprès de la Cour Suprême de l'Etat, qui confirma le jugement rendu par la Cour Inférieure, en ce qui concernait Cooper père, mais ordonna une nouvelle audition de cause en faveur de Robin Cooper.

C'est cette décision de la Court Suprême qui a donné lieu au second procès qui s'est terminé ce matin par l'acquittement du jeune Cooper. Quant au colonel Duncan B. Cooper quoique légalement condamné à 20 ans de travaux forcés, il n'a jamais fait un jour de prison, le gouverneur Patterson lui ayant octroyé sa grâce cinq minutes après l'arrêt rendu par la Cour Suprême de l'Etat.

—o—

Voyage mouvementé d'un voilier.

Gulfport, Miss., 15 novembre — Le trois-mâts barque italien "Idria" parti il y a 55 jours de Matanzas, Cuba, pour Gulfport, qui était attendu dans ce port depuis le commencement d'octobre et que l'on considérait comme perdu corps et biens, est finalement arrivé ici ce matin avec tout son équipage en bonne santé.

L' "Idria", peu après son départ de Matanzas avait été surpris par l'ouragan qui a causé des dommages si considérables à Cuba et sur le Golfe, et avait dérivé sous l'influence du vent et des courants jusqu'au milieu de l'Atlantique. A l'ouragan succéda un calme plat qui immobilisa le voilier pendant plusieurs jours.

Finalement les vents alisés permirent au capitaine de l' "Idria" d'atteindre les Antilles, d'où il put sans nouvel incident gagner la côte américaine du Golfe.

L' "Idria" est commandé par le capitaine Patroni. Il jauge 1,224 tonnes et appartient aux armateurs Campidonico.

—o—